

COURS DE PEDAGOGIE THÉORIQUE ET PRATIQUE

Gabriel Compayré

1897

Librairie classique Paul Delaplane

EXTRAIT :

PREMIERE PARTIE : PÉDAGOGIE THEORIQUE

LEÇON IX

CULTURE DE LA SENSIBILITE

Éducation morale. - Nature complexe de la sensibilité. - Division des inclinations. - Que l'éducation du cœur est trop souvent négligée. - Nécessité de cette éducation. - Difficultés particulières de l'éducation des sentiments. - Développement de la sympathie chez l'enfant. - Caractères généraux de la sensibilité enfantine. - Abus de la sensibilité dans l'éducation. - Fausses apparences de la sensibilité enfantine. - Règles générales de l'éducation de la sensibilité. - Rapports du sentiment et de l'idée. - Communication des sentiments. - Rapports du sentiment et de l'action. - Génération des sentiments les uns par les autres. - Le sentiment du plaisir et de la peine. - Excitation des sentiments personnels - Les passions.

L'éducation morale. – L'éducation intellectuelle est assurément la meilleure des préparations à l'éducation morale. Rien de ce qui est fait pour développer l'intelligence n'est perdu, tant s'en faut, pour la culture des sentiments, de la conscience morale et de la volonté. Dans une intelligence bien organisée, dont toutes les facultés ont reçu l'éducation appropriée à leur destination, les qualités morales du caractère germent spontanément. L'homme simplement instruit est parfois un méchant homme ; nous doutons qu'il puisse en être de même d'un homme bien élevé sous le rapport de l'intelligence. Une imagination réglée, une attention forte, un jugement solide, sont des barrières sûres qui garantissent de l'entraînement des passions et qui empêchent les écarts de la conduite.

Il n'en est pas moins vrai que l'éducation intellectuelle ne suffit pas, que les autres facultés méritent, elles aussi, une culture spéciale. L'homme sensible n'a pas moins de valeur que l'homme intellectuel. Nous ne sommes pas destinés seulement à connaître et à comprendre ; nous sommes faits aussi pour sentir et pour aimer. L'éducation morale se distingue donc de l'éducation intellectuelle, et son premier objet doit être la culture de la sensibilité.

Nature complexe de la sensibilité. - Rien n'est varié, rien n'est complexe comme les faits psychologiques que les philosophes rattachent à la sensibilité. C'est ici surtout, devant ces phénomènes si divers, qui sont les éléments de toutes les vertus et de tous les vices de l'humanité, devant les manifestations de ce qu'il y a de plus humble, de plus grossier, et aussi de plus élevé, de plus idéal dans l'âme humaine, qu'il conviendrait de faire comparaître, pour les confondre. les opinions extrêmes de ceux qui disent avec Rousseau : « Tout est bon ! » et avec Hegel : « Tout est mauvais dans l'homme ! »

La sensibilité est la source commune où les passions les plus dégradantes et les sentiments les plus élevés viennent s'alimenter. C'est d'elle que relèvent à la fois l'homme sensuel qui s'oublie dans les plaisirs du corps, l'égoïste qui s'absorbe dans la recherche de son bien personnel, le méchant qui sacrifie toutes choses à son humeur vindicative, l'homme dévoué et bon qui n'a d'autre plaisir que ceux qu'il procure à autrui, l'ami, le patriote, le philanthrope, qui font abnégation d'eux-mêmes pour servir les objets de leur culte.

De cette diversité même des phénomènes de la sensibilité il résulte que le rôle de l'éducation est double : il s'agit, tantôt de modérer ou même de réprimer les inclinations dangereuses, les passions mauvaises, tantôt de stimuler et de développer les belles et nobles parties du sentiment.

Division des inclinations. - La plupart des psychologues sont d'accord pour distribuer en trois classes les inclinations, les émotions de la sensibilité :

1° Les inclinations personnelles ou individuelles qui ont pour objet le moi et tout ce qui s'y rapporte directement : tels sont les plaisirs de l'amour-propre, de l'ambition. Un mot les résume toutes : l'égoïsme ;

2° Les inclinations sympathiques ou bienveillantes qui nous attachent à autrui, et pour lesquelles l'école positiviste a inventé le nom barbare d'altruisme : les affections en général, le patriotisme, l'amour de l'humanité ;

3° Les inclinations supérieures qui ont pour objet des idées abstraites : l'amour du vrai, du beau et du bien.

Parmi ces diverses manifestations de la sensibilité, les dernières forment une classe tout à fait distincte : elles se rattachent à ce qu'il y a de plus élevé dans la nature humaine, à la morale, à la science, à l'art. Nous les étudierons à part. Dès à présent nous n'examinerons, dans leur développement naturel et dans leur éducation pédagogique, que les inclinations égoïstes et les inclinations bienveillantes, en mettant surtout, et dès le début, en relief celles qui constituent proprement la bonne sensibilité, l'amour des autres, le cœur en un mot, le cœur par lequel, comme disait le P. Girard, « l'homme est tout ce qu'il est. »

Que l'éducation du cœur est trop souvent négligée. - Les psychologues ont inscrit depuis longtemps la sensibilité à son rang dans le tableau des facultés humaines ; mais il semble qu'ils aient quelque peine à se faire entendre des pédagogues. Ouvrez en effet la plupart des traités de pédagogie : le chapitre du cœur est généralement omis. Et la pratique en ce point n'est que trop conforme à la théorie : combien d'écoles où aucun effort n'est tenté pour cultiver les émotions, les sentiments sympathiques, tout ce qui fait l'homme bon, sociable, aimant et dévoué !

Bien plus, il est venu à l'esprit de certains écrivains de faire un mérite de cette omission aux pédagogues qui ont à se la reprocher : témoin ce passage de M. Guizot :

« Le silence presque absolu que Montaigne a gardé sur cette partie de l'éducation qui s'attache à former le cœur de l'élève, me paraît une nouvelle preuve de son bon jugement. »¹

Nécessité de cette éducation. - Nous ne saurions consentir à une semblable assertion, et le cœur ne nous paraît pas avoir moins de droits que l'esprit à une culture spéciale.

Est-il besoin d'abord de prouver que le cœur vaut pour le moins autant que l'esprit et que la sensibilité mérite la sollicitude de l'éducateur ? N'est-il pas évident que le devoir lui-même doit être placé le plus souvent sous la garde du sentiment ? Il n'y a de vertu vraiment assurée que celle qui se fonde sur l'amour même de la vertu. « Celui-là seul est vertueux, disait Aristote, qui trouve plaisir à l'être. Défions-nous sans doute des hommes qui, comme Rousseau, ne cherchent que dans leur cœur le principe de leur conduite. Le cœur doit être réglé par la raison, et une sensibilité ardente peut s'allier aux plus étranges égarements du jugement et de l'action. Mais défions-nous aussi des esprits secs, trop raisonnables, qui ne s'inspirent que de la froide réflexion : ils feront plus de faux pas qu'on ne croit, si le sentiment ne leur vient en aide.

D'ailleurs, il y a plusieurs de nos affections qui font partie intégrante de nos devoirs. Aimer sa famille, aimer ses amis, aimer sa patrie, ce n'est pas seulement la source des plaisirs les plus délicats, des meilleures jouissances de la vie, c'est aussi le premier devoir d'un homme vertueux.

Difficultés particulières de l'éducation des sentiments. - Une des raisons du silence que les pédagogues gardent trop généralement sur la nature du cœur, c'est probablement la difficulté particulière de cette partie de l'éducation.

On ne donne pas des leçons de sensibilité, comme on donne des leçons de lecture ou de calcul. « L'affection, dit miss Edgeworth, ne s'apprend pas par cœur. » Le maître tient dans ses mains les moyens d'exciter les puissances intellectuelles de l'enfant : il place les objets devant ses yeux, il lui communique les connaissances par la parole, et de la sorte il agit directement sur les facultés de l'esprit. Mais il n'a pas le même pouvoir sur les sentiments. On ne peut commander à un enfant d'être ému, comme on lui impose d'être attentif.

En outre, la grande diversité que la nature met aux sensibilités humaines complique encore le problème. Le cœur est, plus encore que l'esprit, un don naturel. L'opinion commune, et elle n'est pas tout à fait fautive, veut que nous naissions tendres ou secs, affectueux ou froids. L'éducation semble impuissante à réchauffer certaines âmes, à y faire apparaître la vie de l'amour.

Malgré ces difficultés, il y a un art de cultiver la sensibilité, et cet art consiste surtout à placer l'âme de l'enfant dans les circonstances les plus favorables au développement complet de ses dispositions naturelles.

Développement de la sympathie chez l'enfant. -- A l'origine, l'enfant n'est qu'un petit égoïste, et c'est de son égoïsme même que se dégage peu à peu la sympathie, la faculté d'aimer.

¹ *Méditations et études morales*, p. 404.

De très bonne heure l'enfant témoigne de la sympathie ou de l'antipathie, non seulement aux personnes et aux animaux, mais aussi aux choses inanimées.

Ses jouets, ses chevaux de bois, ses chats en caoutchouc, lui inspirent l'affection la plus tendre. Et en revanche il déteste sincèrement tout ce qui lui fait du mal ou lui cause de l'ennui. « Le martinet, la serviette à laver sont pour lui, dit M. Pérez, des ennemis personnels. »

Il est facile de constater que les premières sympathies de l'enfant ne s'attachent qu'aux personnes qui lui procurent un plaisir sensible. A six mois l'enfant ne sourit encore volontiers qu'à sa nourrice et à sa nonne, à sa nourrice parce qu'elle lui rappelle les douces impressions de l'allaitement, à sa bonne parce qu'elle le berce et le caresse.

L'habitude, la familiarité jouent ainsi un rôle dans le développement des affections naissantes, dans l'éducation d'une sensibilité qui s'effraye de tout ce qui est nouveau, inconnu.

Plus tard, lorsqu'aux plaisirs du goût, du contact, s'ajoutent ceux de la vue et de l'ouïe, la sympathie provoquée par ces nouvelles sensations agréables ou désagréables se porte sur les objets sonores ou colorés, sur les animaux, par exemple, qui par la grâce de leurs mouvements ou la vivacité de leurs cris donnent à la vue et à l'ouïe de l'enfant l'occasion de s'exercer agréablement.

La sympathie en résumé suit pas à pas les manifestations successives du plaisir sensible.

Caractères généraux de la sensibilité infantine. - La sensibilité de l'enfant a les mêmes limites que son intelligence. L'enfant n'attache sa pensée qu'aux choses actuelles : sa mémoire ne remonte guère au delà de la minute qui vient de s'écouler; il ne sait pas étendre ses inductions dans l'avenir. De même ses plaisirs et ses peines sont, pour ainsi dire, enfermés dans l'heure présente.

De là, à la fois, la vivacité et la fugitive brièveté des émotions de l'enfant. Sa vie sensible est faite de courtes colères, de pleurs et de rires soudains, de peines violentes, de subites tendresses, de sentiments en un mot aussi ardents que passagers. On conçoit en effet qu'étant seulement déterminé par la présence des objets, le sentiment de l'enfant s'émeuve vite, mais en revanche ne jette pas des racines profondes, qu'il reste superficiel et ne se fixe pas dans l'âme. Pour un rien l'enfant s'exalte ; il est tout à sa joie, à sa douleur, avec l'élan de ses forces souples et jeunes. Il éclate de rire, ou il verse des flots de larmes. Il trépigne d'impatience et de colère. Mais tout ce feu s'éteint aussi vite qu'il s'est allumé. Dès que l'objet s'éloigne ou disparaît, le sentiment ne lui survit guère. Il n'y a pas encore dans l'esprit de l'enfant une force suffisante de pensée pour retenir et faire durer l'émotion. « Aussitôt que de nouveaux objets, que de nouvelles impressions se présentent à lui, dit M. Sully, le torrent de sa passion s'arrête.

Abus de la sensibilité dans l'éducation. - Il y a des pédagogues dont la maxime favorite est : « Raisonnez toujours avec les enfants. » Mais d'autres ne se trompent pas moins quand ils disent : « Adressez-vous toujours à leur sensibilité. »

L'éducation n'admet point de mobile exclusif, et la sensibilité moins que tout autre.

La sensibilité fût-elle parfaitement développée chez l'enfant, il y aurait encore danger à s'en remettre uniquement à elle. Mais de plus la sensibilité infantine est courte et limitée, et, lorsque nous comptons sur son inspiration pour gouverner la conduite de l'enfant, nous nous appuyons souvent sur le néant.

Fausse apparence de la sensibilité infantine. - L'enfant est en effet moins sensible qu'il ne le paraît. Trompés par les apparences, nous lui attribuons souvent des sentiments qu'il n'éprouve pas.

« Les actions des enfants nous trompent continuellement par leurs rapports extérieurs avec les nôtres, et nous nous égarons aussi souvent à chercher en eux, pour les diriger, des mobiles semblables à ceux dont nous avons la conscience en nous-mêmes. Louise, dans je ne sais quel transport, laisse là ses jeux, vient se jeter à mon cou, ne peut se lasser de m'embrasser ; il semble que tout mon cœur de mère ne pourra suffire à répondre à la vivacité de ses caresses : elle me quitte, et du même mouvement folâtre s'en va baiser sa poupée ou le bras du fauteuil quelle rencontre sur son chemin. »²

Il y a une disproportion évidente entre les manifestations extérieures de l'enfant, ses gestes, ses mouvements, qui témoignent de la surabondance de la vie dans un jeune corps, et la mesure réelle des sentiments qu'il éprouve. N'allons donc pas, sur de fausses apparences et parce que l'enfant est prompt aux larmes, lui prêter une puissance d'émotion semblable à la nôtre.

Il est ridicule de corriger l'enfant en lui disant, comme le veut Rousseau, après une faute commise : « Mon ami, vous m'avez fait mal ! » Ou bien l'enfant ne comprendra pas, et votre

² Madame Guizot, *Lettres de famille sur l'éducation*, t. 1, p. 6.

admonestation le laissera indifférent, ou bien il paraîtra ému, mais il ne le sera qu'à la surface ; et en cherchant à exciter une sensibilité prématurée, vous n'aurez obtenu que des simagrées, des grimaces d'affection.

« On est presque toujours trop pressé, dit miss Edgeworth, de développer la sensibilité des enfants et d'en exiger des preuves. Veut-on un exemple de l'abus de cette méthode ? Pendant que la duchesse d'Orléans était malade à Paris, madame de Genlis exigeait des enfants qu'elle élevait qu'ils écrivent d'heure en heure des billets pour avoir des nouvelles de leur mère. Un messenger part de Saint-Leu : madame de Genlis demande aux enfants s'ils n'ont pas de commission pour Paris. Oui, dit l'aîné, j'ai une cage à faire venir. Il oubliait sa mère: il fallait le lui dire à l'oreille.»³

Prenons donc les enfants pour ce qu'ils sont, pour de petits égoïstes chez qui la sensibilité affectueuse ne croit que lentement, sans jamais effacer d'ailleurs les préoccupations de l'intérêt personnel.

Règles générales de l'éducation de la sensibilité. – L'étude attentive du progrès lent et continu de la sensibilité, s'élevant peu à peu des plaisirs les plus grossiers des sens jusqu'aux émotions les plus délicates du cœur, c'est la meilleure réfutation qu'on puisse opposer à l'erreur des pédagogues qui, comme Rousseau, veulent attendre la quinzième année pour développer les sentiments moraux. On ne saurait trop tôt cultiver la sensibilité de l'enfant et exercer dans les amitiés enfantines, dans les affections de la famille, une sensibilité destinée plus tard à s'éprendre de plus grands objets encore. Il faut sur ce point s'en rapporter à la nature, à l'instinct, et donner cour*, dès la jeunesse, aux premières émotions, aux premiers élans du cœur. L'éducation à la sensibilité sera d'abord négative - elle se contentera d'écarter tout ce qui pourrait froisser, comprimer la sensibilité naissante. Mais peu à peu elle deviendra positive, c'est-à-dire qu'elle recherchera toutes les occasions d'exciter et en même temps de régler les sentiments, d'intéresser les plaisirs de l'enfant aux choses bonnes et belles.

Rapports du sentiment et de l'idée. - La plus simple analyse psychologique suffit à établir que les sentiments ont des rapports étroits avec les idées. La sensibilité ne s'exerce que sur les objets que l'intelligence connaît. C'est une erreur de croire que le cœur s'appauvrit à proportion que l'esprit s'enrichit. Voulez-vous que l'enfant aime sa patrie ? Apprenez-lui d'abord ce que c'est que la patrie ; racontez-lui l'histoire de ses ancêtres ; décrivez-lui le territoire de son pays. Une fois que l'idée aura pris corps dans l'esprit, le sentiment suivra et s'attachera spontanément à l'objet connu. Il ne faut pas se contenter d'ailleurs d'éclairer l'intelligence; il faut intéresser l'imagination. Un philosophe anglais a pu dire que la sécheresse du cœur avait fréquemment pour cause le défaut d'imagination.

« Le récit d'un même accident, d'un même événement tragique, s'il nous est fait d'une manière froide et peu intéressante, nous laissera insensibles : présenté d'une manière qui parle à notre imagination, il nous remuera jusqu'au fond de lame. C'est ce qui explique aussi qu'un accident arrivé dans une ville que nous connaissons, dans notre quartier, dans notre voisinage, nous émeut infiniment plus que s'il arrive au loin, dans une ville étrangère ou un pays inconnu. »⁴

Le développement de la sensibilité est donc intimement lié au progrès de l'intelligence. Nous n'avons pas directement prise sur le sentiment; nous ne pouvons l'évoquer d'emblée. Mais, par des voies indirectes, en faisant appel à la réflexion, en présentant à l'enfant, soit dans des récits, soit dans des exemples réels, des situations propres à l'émouvoir, nous pourrions, en éclairant l'esprit, trouver le chemin du cœur.

L'auteur de *l'École maternelle* raconte une leçon excellente de sentiment filial. Un petit enfant d'une salle d'asile avait perdu sa mère : au retour du cimetière le petit enfant était revenu en classe, où avec l'insouciance de son âge il parlait et riait avec ses camarades. Lorsque l'heure de la classe eut sonné, la maîtresse s'exprima ainsi :

« Mes enfants, nous ne chanterons pas aujourd'hui : pour chanter, il faut être heureux et content. Or, nous ne pouvons pas être contents, parce qu'il y a ici un petit enfant qui n'est pas heureux. Il a eu le plus grand malheur que puisse avoir un enfant : il a perdu sa mère qui l'aimait tant. Ce soir, quand il rentrera à la maison, il n'y trouvera plus sa chère maman à embrasser. Vous, mes enfants, qui retrouverez votre mère à la maison, pensez, en l'embrassant, combien vous êtes heureux de ne pas l'avoir perdue : aimez bien votre mère, et pour lui montrer que vous l'aimez, ne lui faites jamais de peine. Et la maîtresse ajouta : ' Soyez très bons avec Charles qui n'a plus sa mère pour l'aimer.' »⁵

³ Miss Edgeworth, *Education pratique*, t. I, p. 235.

⁴ M. Marion, *Leçons de psychologie*, p. 182.

⁵ Mademoiselle Chalamet, *L'école maternelle*, p. 87.

Communication du sentiment. -Si le sentiment ne s'enseigne pas directement, il y a une compensation, c'est qu'il se communique. La sensibilité est contagieuse. Entourez l'enfant d'affection, d'amour ; l'enfant répondra à cet appel. Son cœur s'éveillera, s'il sent à côté de lui d'autres cœurs. Toutes les facultés de l'âme ont une tendance à rayonner, à se répandre ; mais cela est vrai surtout des sentiments. Si vous constatez de la sécheresse, de l'insensibilité chez un homme fait, ne vous hâtez pas de le condamner : la faute en est probablement à ses parents, à ses premiers maîtres, à son entourage, plus qu'à lui-même. Madame de Maintenon était la raison même ; mais *Sa Solidité*, comme l'appelait Louis XIV, manquait un peu de sensibilité et de douceur. Assurément ce défaut lui venait en partie de son éducation: sa mère ne l'avait, de toute sa vie, embrassée que deux fois au front, et encore après une longue absence.

Le meilleur moyen de rendre l'enfant sensible, c'est donc d'être sensible avec lui. L'amour naît d'un autre amour. L'âme s'ouvre et s'abandonne à l'affection qu'on lui témoigne. Entouré de personnes à passions douces et à dispositions bienveillantes, habitué à être un objet d'indulgence et d'amour, l'enfant deviendra tout naturellement doux et bienveillant. La bonté dont il aura éprouvé les effets, il apprendra à la sentir.

« Que l'instituteur aime ses élèves, et leur cœur répondra au sien. L'amour est naturellement communicatif : il appelle un retour doux et sympathique. L'enfant sent très bien quand il est aimé : il le lit dans les regards, dans les paroles de son maître; et quand il reconnaît dans son maître une patience pleine d'affection, son cœur s'attendrit et s'attache inévitablement à l'être qui se consacre à lui avec tant de dévouement. Alors il accourt à lui avec joie : dans son instituteur il a trouvé un ami et un père. C'est là-dessus que je me suis fondé, disait Pestalozzi : je voulais que mes enfants passent à chaque instant, du matin au soir, lire sur mon front et deviner sur mes lèvres que mon cœur leur était dévoué ; que leur bonheur et leurs joies étaient aussi mes joies et mon, 'bonheur' ! »⁶

Rapports du sentiment et de l'action. - Un excellent moyen de cultiver la sensibilité, c'est de lui donner l'occasion et de lui procurer les moyens de s'exercer. L'abbé de Saint-Pierre demandait comme exercices scolaires des actes de bienfaisance et de justice. Tout au moins peut-on exiger des enfants, dans leur famille, des actes de tendresse pour leurs frères, de respect pour leurs parents, à l'école des actes de bienveillance pour leurs camarades. Par cela seul qu'il aura été habitué à pratiquer une vertu, l'enfant acquerra le sentiment qui accompagne d'ordinaire et inspire cette vertu. En faisant l'aumône, il apprendra à aimer les pauvres ; en rendant service à autrui, il en viendra à aimer l'humanité. A une condition pourtant : c'est que les actions qu'on suggère à l'enfant soient conformes à sa nature, qu'elles répondent déjà à ses goûts, qu'elles ne soient pas contraintes et forcées. Alors seulement l'enfant trouvera dans l'action accomplie une nouvelle source de plaisir, et le plaisir une fois ressenti l'excitera à répéter l'action. C'est une vérité qu'il faut bien reconnaître, que nous n'aimons que parce que nous trouvons plaisir à aimer.

Il faudra d'ailleurs prendre garde de se contenter de l'apparence. Pour le sentiment, comme pour la religion, c'est le fond qui importe, non les formalités extérieures. L'enfant riche par exemple donne volontiers de l'argent aux pauvres, quand il en a ; mais il ne sait pas la valeur de l'argent ; il ne sent pas la privation de ce qu'il donne, lui qui vit dans le superflu. N'habitons donc l'enfant qu'à des actions qui soient de son âge, et dont il puisse comprendre la portée.

Dans cet exercice de la sensibilité enfantine, on aura soin de faire saisir à l'enfant les effets que ses actions produisent sur la sensibilité des autres. Le défaut de sympathie provient souvent de l'inadvertance de l'enfant, qui ne se rend pas compte des sentiments de ses semblables; il serait plus affectueux, plus aimant, s'il savait jusqu'à quel point son insubordination et ses fautes contristent ceux qui l'aiment. Faites-le donc réfléchir, soit à la peine qu'il cause à ses parents en se conduisant mal, soit à la satisfaction qu'il leur procure en se conduisant bien. Le jour où l'enfant aura une juste idée des conséquences de ses actions, il expérimentera vraiment les délices de la sympathie et de l'affection ; il mettra son plaisir dans le plaisir des autres ; il aura décidément franchi le cercle étroit de l'égoïsme.

⁶ M. Gauthey, *De l'Éducation*, t. II, p. 8. Il n'est pas inutile de remarquer, avec madame Pape-Carpantier, que cette affection du maître pour ses élèves doit être une affection particulière, individuelle : Pour que les enfants aiment, aimez-les. Aimez-les, non des hauteurs du point de vue philanthropique, vous seriez trop loin d'eux : aimez tous les enfants du globe, si vous avez l'âme assez vaste, mais aimez par-dessus tout et en particulier chacun de ceux qui sont confiés à vos soins. Pas d'affection abstraite, beaucoup d'affection pratique. »

Génération des sentiments les uns par les autres. – S’il est vrai que les sentiments se communiquent d’un cœur à un autre cœur, il ne l’est pas moins que, par une sorte de génération intérieure un sentiment une fois excité dans l’âme donne naissance à d’autres sentiments. Les diverses affections forment comme une chaîne : si l’enfant en a saisi un bout, il passera aisément d’un chaînon à l’autre, et la chaîne entière se déroulera entre ses mains. Adressons-nous d’abord aux sentiments les plus simples, les plus familiers ; allumons dans le cœur de l’enfant un foyer quelconque ; et nous verrons cette flamme gagner de proche en proche, et peu à peu s’étendre à l’âme tout entière.

« Ils s’aiment entre eux, les enfants qui voient leur père et leur mère s’aimer. Dans un intérieur où règne la tendresse, ils en sont baignés et la respirent par tous les pores. Avant d’apprendre à parler, les enfants lisent *affection* dans les yeux du père et de la mère; cette affection, les enfants la transmettent à tout ce qui les entoure. »⁷

S’il a commencé par aimer sa famille, l’enfant, soyons en assurés, aimera aussi, le moment venu, ses amis, ses concitoyens, et l’humanité tout entière. Le fils affectionné, le camarade bienveillant, sera aussi, par une sorte de fatalité heureuse, un citoyen ardent, un patriote, un homme généreux et bon. Ce n’est pas l’amour filial, ce sont les égoïsmes de la famille qui détournent parfois le citoyen d’aimer sa patrie comme il doit l’aimer.

Le sentiment du plaisir et de la peine. - Le plaisir est le fond de toute sensibilité. C’est à la vivacité du plaisir qu’il est capable de ressentir que se mesurera le degré de sensibilité de l’enfant. Nous croyons aimer les autres pour eux-mêmes ; en réalité nous les aimons par le plaisir que nous trouvons à les aimer. A plus forte raison quand il s’agit des inclinations personnelles, égoïstes, le plaisir ressenti est-il le principe et la fin du sentiment.

En un sens, on pourrait donc prétendre que l’éducation de la sensibilité consiste uniquement, soit à développer, soit à régler chez l’enfant le sentiment du plaisir.

Mais il y a plaisir et plaisir : à côté des grossières satisfactions des sens, il y a les pures émotions du cœur. L’éducation parviendra, par le développement de l’intelligence, à faire prédominer de plus en plus les plaisirs élevés sur les appâts de la jouissance matérielle. Mettre le livre à la place de la bouteille de vin on d’alcool, *remplacer la sensation par l’idée*, tel était, d’après Condorcet, le problème fondamental de l’éducation populaire ; si ce n’est *par l’idée*, que ce soit au moins par le sentiment. Entre la vie de la sensation et la vie intellectuelle, il y a un intermédiaire plus accessible à la multitude : c’est la vie des sentiments, des émotions du cœur, des tendresses de la famille et de l’amitié, des saintes joies du patriotisme.

C’est d’ailleurs une question de savoir si l’éducation doit tendre à accroître chez l’enfant l’aptitude à ressentir vivement le plaisir et la douleur, de quelque nature qu’ils soient.

D’après Kant, la culture du sentiment du plaisir ou de la peine devrait être purement négative. Le cas d’un enfant ne prenant plaisir à rien est tout à fait exceptionnel. Le sentiment du plaisir est trop conforme à la nature pour qu’il soit nécessaire de l’exciter. Il n’y aurait que des précautions à prendre contre une tendance naturellement si puissante.

« Il ne faut pas, dit le philosophe allemand, amollir le sentiment. Le penchant aux plaisirs est plus fâcheux pour les hommes que tous les maux de la vie. »⁸

Assurément il n’y a rien de bon à attendre des natures molles et efféminées qui ne savent agir que sous l’impulsion du plaisir. Nous ne pensons pas, avec Fénelon. Qu’il faille dans l’éducation faire tout par plaisir, et que l’idéal d’un maître soit d’avoir « un visage gai » et de tenir « des conversations gaies ». Sans croire que la douleur est inséparable de l’effort, - car il y a des efforts joyeux, où le déploiement de l’activité a pour conséquence un redoublement de plaisir, - nous accordons que l’effort est parfois pénible, douloureux : or l’effort est la condition du progrès, l’instrument de l’éducation.

« Combattons donc la mollesse chez l’enfant ; mais, d’autre part, n’oublions pas que l’insensibilité est le pire de tous les défauts. Que peut-on espérer de ces mornes enfants que rien n’émeut, qui ne savent ni rire, ni même sourire, que le plaisir n’excite pas ? Attendons tout au contraire des enfants qui sont portés à se réjouir, que le plaisir passionne, à condition que nous sachions peu à peu diriger vers le bien, vers les objets dignes d’être aimés ce besoin de joie et cette ardeur au plaisir. »

⁷ M. Champfleury, *les Enfants*, p.138.

⁸ Kant, *op. cit.*, p. 223.

Excitation des sentiments personnels. – « Le sentiment se développera tout seul, dit Gauthey, quand il s'agit de l'amour de soi. » Il semble en effet, au premier abord, que les sentiments égoïstes n'aient besoin que d'une discipline négative, répressive, qui en tempère seulement l'exagération. Et cependant tous ceux qui ont pratiqué les enfants savent que, dans certains cas, l'éducation doit reprendre, même avec les sentiments personnels, son rôle général qui consiste à aiguillonner et à stimuler. Il y a en effet des natures à ce point languissantes et endormies que l'éducation doit intervenir pour les animer, pour les exciter à l'amour-propre, à l'ambition.

« Les impulsions égoïstes, dit M. Sully, peuvent être assez faibles pour qu'il soit besoin de recourir à leur égard à une excitation positive. Il y a des enfants insoucians, et pour ainsi dire en léthargie, qu'il est bon d'appeler à l'affirmation de leur personnalité. Dans ce cas, il peut être désirable d'éveiller chez ces enfants les sentiments d'orgueil, d'ambition, et même (dans des cas extrêmes) le sentiment antisocial de la rivalité, le plaisir de l'emporter sur les autres. Même, quand il n'y a pas une défaillance naturelle de ces sentiments, l'affaire de l'éducateur n'est pas tant de les réprimer que de les diriger vers des objets plus élevés. Il cherche à les transformer en les raffinant. Ainsi, ses efforts tendront à faire passer l'enfant de la crainte du mal physique à la crainte du mal moral, de l'émulation pour les qualités du corps à l'émulation pour les qualités de l'esprit, de l'orgueil qu'inspire la possession des objets matériels à l'orgueil plus noble qu'excite la possession des biens intellectuels. »⁹

Les passions. - A vrai dire, l'étude des passions n'est pas matière pédagogique. Les passions en effet, qui sont des inclinations exaltées, exclusives, qu'on a pu définir « les habitudes de la sensibilité », habitudes impérieuses et violentes, ne se développent que dans le cours de la vie. Son jeune âge et son inexpérience même mettent l'enfant à l'abri de ces troubles profonds, de ces maladies de l'âme. C'est à la morale, non à la pédagogie, qu'il appartient de chercher les moyens de les guérir, comme il appartient à la logique de corriger les sophismes enracinés de l'esprit de système.

Cependant, si l'éducation n'a pas à se préoccuper directement des passions, puisqu'elles n'existent pas en général à l'âge scolaire, elle doit d'avance en prévenir l'apparition. Il faut empêcher dès l'enfance que, par la préférence accordée à certaines inclinations, par le développement exclusif de certains goûts, l'âme ne devienne un terrain tout préparé pour l'éclosion des passions. La meilleure garantie, à ce point de vue, c'est de développer la sensibilité dans toutes les directions. Il n'est guère à craindre que la passion s'empare jamais d'une âme ouverte à tous les bons sentiments, et qui aura appris à partager sa faculté d'aimer entre les divers objets dignes de son amour.

Il y a d'ailleurs quelques autres précautions à prendre, que M. Marion résume heureusement dans ces quelques lignes :

« La vigilance vaut mieux que la répression et les conseils. Il faut entourer de soins le petit enfant, tout faire pour qu'il grandisse en parfaite santé morale : cela dispense des récriminations tardives et des reproches inutiles. Épargner aux enfants les occasions de chute, veiller sur leur conduite en évitant qu'ils ne soupçonnent même votre surveillance, éloigner de leur vue les mauvais livres, les mauvais spectacles, prendre garde aux compagnies qu'ils fréquentent, ne se permettre en leur présence que des conversations convenables, ne leur donner que de bons exemples, leur inspirer autant que possible le sentiment de leur responsabilité : en un mot, façonner et diriger leur croissance morale de façon qu'ils soient sains et forts quand viendra l'heure des passions : c'est l'œuvre d'une éducation bien conduite. »¹⁰

⁹ M.Sully, *op. cit.*, p. 505.

¹⁰ M. Marion, *Leçons de psychologie*, p. 249.